

PRÉSENTATION D'UNE *PACCHA* INCAÏQUE EN BOIS

par

Georges ROUMA*

Voici un récipient assez étrange, comme vous le voyez (fig. 1). C'est un bol taillé dans du bois dur et brun, formant corps avec une planchette longue de 82 cm. Sur le devant du bol, l'artisan a taillé une tête d'animal du type rongeur, reposant entre les deux pattes antérieures. Deux yeux bleus formés par de petites pierres de lazulite animent cette tête dont la gueule est largement ouverte. Une ouverture pratiquée dans la paroi intérieure du bol fait communiquer celui-ci avec cette gueule qui constitue ainsi un déversoir donnant sur une rigole taillée profondément dans le bois de la planchette. Cette rigole dessine des zig-zag réguliers, qui forment des losanges, lesquels aboutissent à une embouchure.

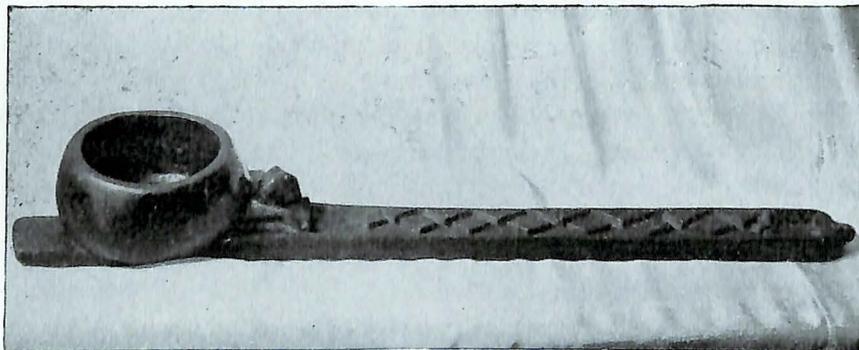


FIG. 1. -- Paccha incaïque.

(*) Communication présentée le 31 janvier 1966.

J'ai découvert ce singulier appareil sur le haut-plateau de Bolivie, non loin du lac Titicaca, dans la maison d'un *ilacate* c'est-à-dire d'un chef élu d'une communauté aymara et reconnu comme tel par les autorités politiques de la province.

Questionné sur l'usage de cet appareil, l'indien propriétaire a expliqué que dans certaines fêtes locales, le bol, dont le déversoir avait été bouché, était rempli de *chicha*, bière de maïs fermenté, et chacun des assistants, à tour de rôle, était invité à le vider. Il se tenait debout, soutenant l'appareil des deux mains, l'embouchure entre les lèvres. Dès qu'il était prêt, on enlevait le bouchon qui fermait le déversoir et l'heureux buveur savourait la double joie de voir couler le liquide odorant avant de le boire par petites lampées.

Suivant mon interlocuteur, ce système permettait d'obtenir l'ivresse plus rapidement que par la dégustation banale. D'autre part, il me signala que le bois dans lequel était taillé l'appareil, soigneusement choisi, donnait une saveur particulière au liquide odorant, mais je n'ai pu identifier l'espèce d'arbre dont il provenait. L'emploi de cet appareil dans le village visité n'était donc qu'un moyen de corser le plaisir de boire.

Le chef aymara m'avait déclaré que l'objet que je vous présente était désigné par le mot *paccha* et qu'il était très rare. Il affirmait que je n'en trouverais pas dans les autres villages. De fait, mes recherches furent vaines.

A mon retour en Europe, je me rendis au Musée de l'Homme à Paris. Mr. Lehman, directeur des antiquités américaines, me déclara qu'il connaissait la *paccha* de bois mais que les collections du musée n'en possédaient pas. Il me signala qu'on avait pu en voir trois à l'exposition de la collection de Monsieur J. L., qui se tint à Paris, au Palais du Trocadéro, de juin à octobre 1933. Une photographie de la principale de ces trois *pacchas* est reproduite dans le catalogue de cette exposition. Elle présente des dispositions peu différentes de celle-ci.

Je m'adressai ensuite au Musée National d'Anthropologie et Archéologie de Lima qui me fit parvenir une documentation permettant de voir plus clair. J'appris tout d'abord que les *pacchas* de bois étaient incaïques et qu'il en existait très peu d'exemplaires dans les musées et collections privées. Thomas Joyce, dans une étude parue à Lima en 1923, en signale cinq qui se trouvent conser-

vées respectivement au British Museum à Londres, au Museo de América à Madrid et au Peabody Museum of Archeology and Ethnology de l'Université Harvard à Cambridge (U.S.A.). — Rebeca Carrión Cachot, archéologue péruvienne, dans sa monumentale étude sur le culte de l'eau dans le Pérou ancien, signale qu'on en a découvert quatre autres dont une se trouve au Museo Nacional de La Plata (Argentine), une autre au Museum für Völkerkunde à Munich et les deux dernières dans la collection Xavier Prado à Lima. En comptant les trois exemplaires de la collection J. L. et celui-ci, on en connaîtrait donc treize, sous réserve de nouvelles découvertes faites au cours de ces dernières années.

Tous ces exemplaires sont en bois dur et se caractérisent par un récipient formant corps avec une planchette sur laquelle court une rigole en zig-zag réguliers conduisant à une embouchure. Le récipient est percé à sa base, à l'intérieur, d'un conduit qui mène le liquide à un déversoir qui donne sur la rigole.

Rebeca Carrión reproduit, à la planche XXV de son ouvrage (fig. 2), le dessin des neuf exemplaires qu'elle signale. Elle les groupe en trois catégories d'après la forme du récipient, la plaque rectangulaire et le canal sinueux ne présentant que des différences minimales. Le premier groupe comprend deux exemplaires dont le récipient est de forme rectangulaire ou circulaire. Ils appartiennent tous les deux au British Museum de Londres. Le second groupe comprend quatre *pacchas* dont le récipient est un bol plus ou moins modifié par l'ornementation et le troisième groupe présente un récipient en forme d'animal ou porté par un animal. Plusieurs exemplaires sont ornés de peintures sur les parois.

Cependant, le terme *paccha* n'est pas réservé uniquement aux récipients incaïques en bois décrits ci-dessus. Ce terme qui est de langue quichoua, la langue générale de l'empire inca, signifie *fontaine, jet d'eau, canal*, et il s'applique à des récipients très variés de forme, en pierre ou en céramique, qui sont des vases sacrés strictement réservés à des cérémonies rituelles dans le cadre du culte de l'eau et de la pluie, domaine de la déesse *Lune*. Ils ont tous une ouverture de sortie du liquide formée par une tubulure ronde aménagée à la base ou sur la partie antérieure du vase de manière telle qu'elle permet la formation d'un jet. Au cours de cérémonies religieuses, en présence des prêtres et souvent de l'Inca régnant lui-même, qui était à la fois le chef de l'État et le chef de la religion,

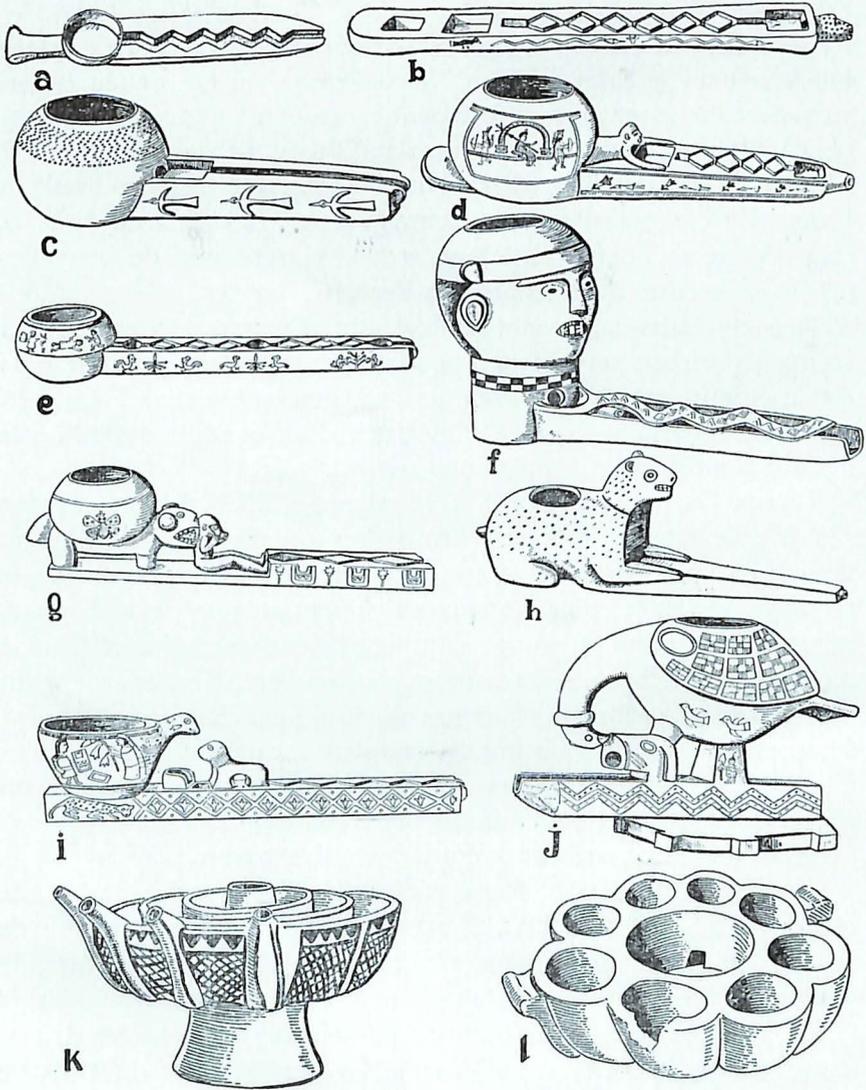


FIG. 2. — Reproduction de la planche XXV de l'ouvrage de Madame Rebeca Carrión donnant le dessin des principales *pachas* connues.

des jeunes filles qui symbolisaient la déesse, portaient chacune un des vases sacrés pleins d'une *chicha* spécialement préparée, et en versait le contenu, suivant un cérémonial compliqué, dans les lagunes ou lacs sacrés ou au pied de la déesse dans les temples qui lui étaient consacrés. Des religieux espagnols qui assistèrent, au début de la conquête, à certaines de ces cérémonies, parlent avec indignation de libations abondantes versées en hommage au démon. Ils s'efforcèrent de détruire ces pratiques et brisèrent tous les vases sacrés dont ils parvinrent à s'emparer.

Naturellement les indiens s'empressèrent de cacher leurs vases sacrés et, malgré le zèle des moines, de fort beaux exemplaires sont parvenus jusqu'à nous. Rebeca Carrión en décrit 244 dans son ouvrage déjà cité. Ils sont l'œuvre d'artisans-artistes appartenant à d'anciennes civilisations du haut-plateau andin et de la côte péruvienne du Pacifique qui se signalèrent par leur maîtrise incontestée dans le domaine de la céramique. Les régions qu'ils habitaient se caractérisent par une grande sécheresse. C'est ce qui explique que le culte de la pluie et de la déesse Lune y était pratiqué avec ferveur. Ce culte, en réalité, était devenu pan-andin.

Pour en revenir aux *pacchas* incaïques en bois, il ne nous paraît pas impossible qu'elles furent à l'origine des vases sacrés utilisés dans le culte de la déesse Lune, tout comme les pacchas en céramique ou en pierre. Dans ce cas, la rigole en zig-zag avait sûrement une signification symbolique qui nous échappe. Son importance est mise en lumière par des monuments de pierre du passé et des coutumes locales. J'en dirai quelques mots.

Au cours d'un voyage à l'intérieur de la Bolivie, j'ai eu l'occasion de visiter la fameuse colline sculptée de Samaïpata où j'ai eu la surprise de découvrir une série de trois canaux parallèles sculptés dans la pierre et qui sont absolument semblables au canal de la paccha que je vous ai présentée (fig. 3).

Samaïpata est un village qui se trouve sur la route de Cochabamba à Santa Cruz, à 300 km. de la première de ces villes et 150 km. de la seconde. Du haut de la colline rocheuse située à proximité du village, on a une vue étendue sur la plaine de l'est. Il est probable que les Incas créèrent une forteresse sur cette position dominante qui permettait de surveiller les accès au plateau et éventuellement de s'opposer par la force à toute tentative de pénétration dans l'empire par les tribus guaranies. Ce qui justifie cette suppo-

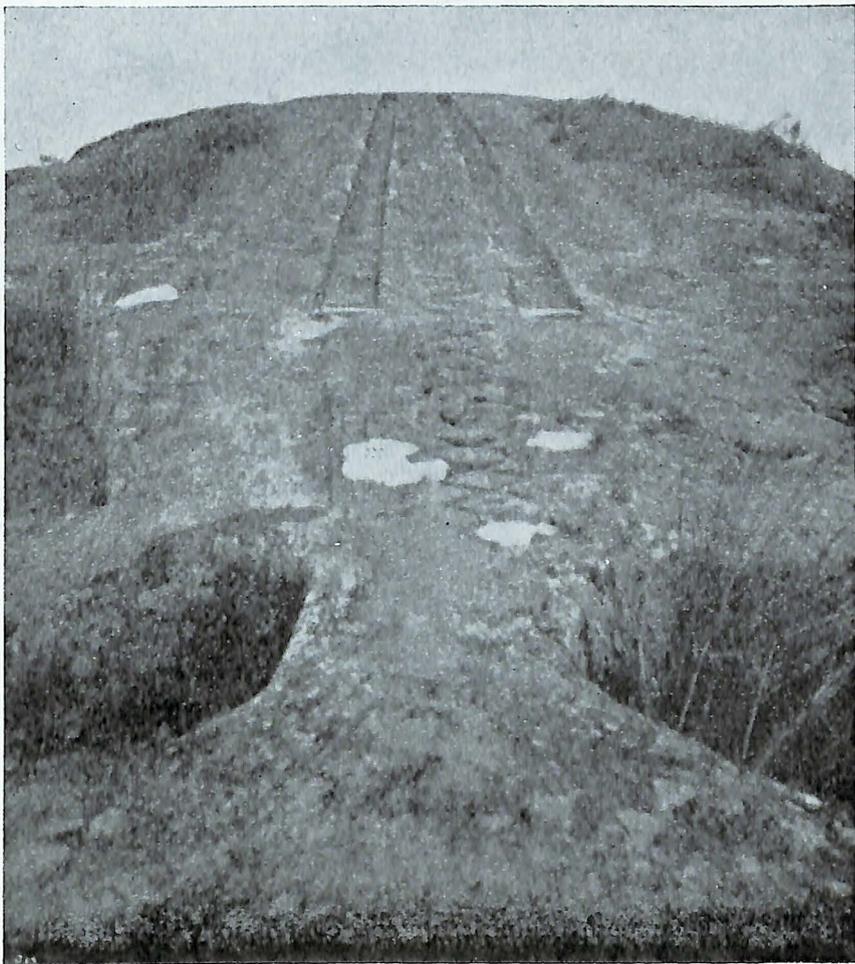


FIG. 3. — Reproduction d'une photographie du sommet de la montagne sculptée de Samaipata prise par Erland Nordenskiöld et parue dans le Journal des Américanistes de Paris (9, 1912, p. 308).

sition, c'est que l'on peut noter l'existence de fonds de cabane circulaires, ce qui laisse supposer qu'une garnison de *mitimaes* transplantés, composée de *collas* du haut-plateau, qui donnaient à leurs maisons la forme d'un cylindre surmonté d'un cône, séjournait en cet endroit.

Comme je le disais ci-dessus, le sommet de la colline est entière-

ment sculpté. Malgré les destructions causées par le temps et les intempéries, on peut distinguer les longues bandes parallèles de canaux creusés en zig-zag formant des losanges, exactement comme ceux de la paccha, qui descendent en pente douce. Ils ont une longueur de trente de mes grands pas, ce qui correspond à peu près à 30 mètres. On peut très bien distinguer ces canaux sur la photo que l'explorateur Erland Nordenskiöld a publiée dans le Bulletin de la Société des Américanistes de Paris (tome 9, 1912).

Cet ensemble de canaux est complété par des figures d'animaux taillées symétriquement dans la pierre des deux côtés de celui-ci. Malgré le mauvais état des sculptures, j'ai pu reconnaître un puma, un randou, un jaguar, un serpent.

Il y a lieu de signaler ici qu'il existe en différents endroits du territoire de l'ancien empire inca, des ensembles, souvent imposants, de sculptures sur des rochers, accompagnées de réservoirs, d'étangs, de canaux, etc... qui suggèrent l'idée que ces créations obéissent à un but élevé et doivent correspondre au culte d'une divinité. Rebeca Carrión, qui a décrit longuement les ensembles de Lavapatas à San Agustín, en Colombie, et divers ensembles similaires au Pérou, y compris ceux de Macchu Picchu, dans son important ouvrage, considère que chacun de ces ensembles, qui tous se trouvent sur le territoire de l'ancien empire inca, sont des temples en plein air consacrés au culte de la déesse Lune qui règne sur le domaine de la pluie et de l'eau.

Les chroniqueurs sont, à ma connaissance, muets sur les temples lunaires de plein air dont ils ont ignoré, semble-t-il, l'existence. Nous ne connaissons donc rien de la signification des nombreux symboles sculptés dans leurs pierres.

Samaipata doit être rangé parmi les temples lunaires et dans ce cas le problème de l'emploi cérémoniel des canaux en zig-zag aussi bien ceux creusés dans la pierre que ceux taillés dans le bois de la paccha, reste entièrement à résoudre.

Il y a encore à signaler qu'actuellement il existe en différents endroits du haut-plateau andin péruvien, des canaux étroits taillés en zig-zag dans une partie plate et légèrement inclinée de la roche et rappelant les canaux de la paccha. Lors de certaines fêtes populaires indiennes, de la *chicha* est versée dans la rigole et les assistants s'efforcent de boire le liquide à l'extrémité du canal ou de l'aspirer à son passage.

Le voyageur-reporter Philippe Ainsworth Means, publie dans le *National Geographic Magazine* de Washington de février 1935 (p. 246) une photographie prise à proximité de la fameuse forteresse de Sacsahuaman au Cuzco, où se trouve une de ces pierres entaillées d'une rigole au moment où celle-ci est utilisée pour une répartition de chicha. Serait-ce une survivance d'un rite plus ou moins dégénéré du culte lunaire ?

BIBLIOGRAPHIE

- Anonyme
1933 Catalogue de la Collection J. L. exposée au Trocadéro à Paris.
- JOYCE, Thomas
1921 *Pakcha-Inca*.
1 (4) Lima.
- CARRIÓN CACHOT, Rebeca
1955 El culto al agua en el antiguo Perú. La paccha elemento cultural pan-andino.
Revista del Museo Nacional de Antropología y Arqueología. 2 (2): 50-140.

Adresse de l'auteur :

G. ROUMA,
16, rue Marie Depage, Bruxelles 18.